

Gérard OLIVIER

Un papillon dans la nuit

Roman

GUNTEN

« ... Il y a plusieurs sortes de vie et chacune porte en elle un devenir, un destin auquel elle ne peut se soustraire.

De même, il y a diverses sortes de morts qui, chacune à leur façon, apporte une solution à l'énigme posée par chaque jour qui se lève.

S'il semble difficile, voire impossible d'échapper à son destin et aux mystères qui le composent, il arrive toutefois que des événements inattendus apparaissent comme des signes bienveillants, laissant à ceux qui les perçoivent, le choix de s'en inspirer ou de n'y prêter aucune attention pour mener – selon leur choix – la conduite de leurs actions.

Ainsi, peuvent-ils déterminer ce qu'ils jugent opportun au succès de leur entreprise sans échapper pour autant aux épreuves qu'ils auront à surmonter.

S'engager au-delà de ce qui est mesurable, quantifiable et reproductible, peut apparaître risqué au regard de certains, cependant l'enjeu mérite qu'on s'y attarde.

Dans l'espace infini où flotte l'air du temps, il suffit d'un souffle, d'une vibration provoquée simultanément par le rayonnement d'une couleur, d'une musique et d'un parfum – autrement dit : d'une émotion – pour redonner vie à ce que l'on croyait mort. »

Confidence pour confidence : Je m'appelle François, François Dambrevail ; et il est probable que cette histoire ne serait pas arrivée si, ce matin-là, un magnifique papillon bleu n'était venu se poser sur le rebord de la fenêtre de ma chambre, puis envolé vers sa destinée.

Ma vie aurait assurément été tout autre si je n'avais – après cette invitation à la rêverie – dans ma distraction, balayé d'un revers de main, le petit miroir argenté au mercure que j'avais chiné quelques jours auparavant chez un antiquaire, et que j'avais adossé à un chevalet posé sur ma commode, comme on expose une toile de maître devant laquelle on éprouve un indéfinissable plaisir rien qu'à la regarder.

Fatal pour ce miroir, ce geste maladroit, en le faisant tomber le fit se briser en sept morceaux.

Dissipé par nature, menant de front plusieurs affaires, ayant atteint puis dépassé la trentaine, impatient de mener à terme chacune de mes entreprises, je ne prêtais guère d'importance à cette maladresse qui – sur l'instant – me parut n'être qu'une banalité parmi tant d'autres.

Insoumis aux lois de la superstition, je ne m'attardai donc pas sur ce fait, pas plus que sur le sort jeté par de prétendues

forces inconnues ou invisibles, ni sur les vertus supposées des fers à cheval, des pattes de lapin, des médailles miraculeuses et autres grigris qui portent chance ou qui éloignent les mauvais esprits.

J'ignorais ce jour-là que l'avenir se chargerait de m'inviter à revisiter tout ce qui, à première vue, paraît relever du domaine de l'irrationnel, car la réalité de ce miroir brisé à mes pieds était un signe précurseur d'une aventure peu commune.

Disposant de quelques jours de congé, j'avais décidé de me rendre à Juan-les-Pins pour faire une surprise à Cora qui profitait du soleil chez des amis communs, dans une superbe villa face à la mer. Chaque fois qu'elle éprouvait le besoin de s'isoler, c'est là qu'elle allait se ressourcer.

Empressé, déterminé, j'avais décidé de la surprendre pour lui dire... pour lui dire... ce que jamais je ne lui avais dit.

Il n'était donc pas question de remettre à plus tard mon départ sous prétexte d'avoir brisé un miroir ; or, par la suite, je dus reconnaître que cet incident malencontreux était un présage dont il me fallut accepter toutes les conséquences.

Brune aux yeux marron à l'iris pailleté d'or, Cora est d'une nature réservée. Toujours tirée à quatre épingles, son élégance naturelle souligne d'un filet sa personnalité d'où se dégage un charme mystérieux. Sur l'instant, je dois avouer que je ne désirais qu'une chose : bénéficier de ses bienfaits.

Je fis sa connaissance à l'occasion d'une soirée que sait si bien organiser Pomone dans son « *pigeonnier* » de la rue Fondary à Paris dans le XV^e arrondissement ; petit appartement qu'elle a fort bien aménagé en regroupant trois anciennes chambres de service, mansardées.

Dotée d'un dynamisme peu commun, Pomone – cette amie de jeunesse de mon oncle – bien avant cette aventure imprévisible, soucieuse de sortir de ses habitudes, le célibataire que j'étais, m'invitait régulièrement au : « *Cercle des beaux parleurs* » qu'elle animait et anime encore depuis de nombreuses années, où le point commun de ses membres est l'intérêt qu'ils portent à la musique, aux arts, à la philosophie et aux lettres en particulier.

Dès ma première venue à ce cercle, je constatais que les conversations ne répondaient pas à la réalité de mon époque. Les membres de ce cercle semblaient être sortis d'un opéra-

bouffe de Jacques Offenbach et plus particulièrement de : « *La Grande-Duchesse de Gerolstein* ».

Après quelques soirées passées en leur compagnie, je m'en suis discrètement ouvert à mon hôtesse qui éclata de rire, car c'était justement ce qu'elle aimait dans l'animation de ce cercle. Par la suite elle me témoigna un tel intérêt, une telle affection que je ne sus décliner ses invitations. Ainsi devais-je abandonner certaines de mes habitudes pour entrer dans les coulisses d'un petit théâtre aux personnages pour le moins surprenants.

Avec le temps l'amitié entre Pomone et moi fit le reste ; et puis... et puis souvent Cora venait nous rejoindre ; alors...

Ayant une prédisposition à rassembler des personnes qui – sans elle – ne se seraient jamais rencontrées, Pomone nous recevait, et nous reçoit encore, autour d'un somptueux buffet qu'elle commande chez le traiteur, situé à deux pas de chez elle. Douée pour les choses de l'esprit, il n'en est pas de même pour celles de la cuisine qui, pour elle, ne sont que simples détails sur lesquels il n'y a pas lieu de s'étendre.

Femme de goût aux rondeurs affirmées, elle sait aussi bien mettre en valeur les objets qu'elle rapporte de ses voyages que ses invités, en tirant le meilleur de leur profil, de leur caractère, de leur singularité, de leur âme.

C'est donc dans un décor cossu, de surcroît de bon goût, sans pour autant sombrer dans les outrances du luxe, que chez elle, chacun s'exprime librement selon son talent – avec un certain lyrisme – suivant son art en faisant part de ses activités du moment.

Curieuse par nature, tout l'intéresse, tout est prétexte à discussion. Il lui suffit d'attraper au vol un seul mot pour raconter

une histoire dont elle a le secret. Avec elle on parle beaucoup – elle surtout – ; on rit souvent, car notre hôtesse est chaleureuse, volubile, et aussi cultivée qu’humaine.

Femme de Lettres, c’est sous le pseudonyme de Pomone que dans certains milieux elle est connue pour avoir traduit plusieurs recueils du poète Felice Palombo puis écrit un remarquable ouvrage rehaussé de somptueuses illustrations où elle y décrit « *Les pouvoirs de l’absence* », vaste programme !

Ce nom de plume correspond à merveille à sa personnalité sensible, à sa connaissance de la civilisation Étrusque, aux jardins méticuleusement ordonnés et aux vergers fleuris qu’elle affectionne particulièrement.

Elle déborde d’imagination. La morosité n’est pas son ordinaire, et je dois avouer qu’elle me met dans un certain embarras lorsque saisie par une de ses envolées, dont elle a le génie, elle m’appelle « *Cher Maître* », du fait de ma profession de peintre-décorateur pour le compte d’une entreprise, qui acquit au fil des temps un grand nom auprès d’une clientèle fortunée.

En plus de son amitié, elle me voue une admiration excessive et vante – ce qui me gêne – mon savoir-faire dans la pratique de cette technique délicate qui consiste à restaurer les paravents laqués, les peintures et les patines anciennes. Pour conforter son propos, tirant une certaine fierté de m’avoir pour ami, elle ne manque jamais d’ajouter : » *Rien d’étonnant ! Vous avez toujours eu le privilège de travailler pour une clientèle huppée, exigeante, parfois désœuvrée, sachant apprécier le travail soigné, avare de compliments, mais pas d’extravagances ; en fait : que du beau monde !* ».

Oui, il lui plaît de me gratifier de ce superlatif auquel j’ai fini par m’habituer, sans pour autant prétendre être un artiste, à fortiori un maître en la matière.

Avec Pomone nous sommes toujours dans la démesure au prétexte que pour avoir une existence passionnante, il ne faut pas hésiter à dépasser les limites du raisonnable. Ainsi, pour renforcer sa pensée, elle adore user de citations, notamment une d'Anatole France qu'elle apprécie particulièrement : « *La raison habite rarement les âmes communes et bien plus rarement les grands esprits.* »

Comme elle est nantie d'une mémoire prodigieuse, elle n'hésite pas à la mettre à profit pour en tirer un certain plaisir intellectuel et nous le faire partager.

Pomone, hier comme aujourd'hui, demeure une corne d'abondance en tout !

Ainsi, lors des soirées, qu'elle organise inlassablement avec brio – toujours agrémentées d'un léger fond musical –, en plus de Cora, je fis d'agréables rencontres, et plus particulièrement avec Charles-Alain, dandy d'une autre époque au costume taché et rapiécé. Auteur de pièces de théâtre diffusées par France Culture, il semble toujours vivre sur le fil d'un rasoir, écartelé entre sa vie et son âme. Personnage hors du commun que l'on surprend souvent le verre à la main, il observe avec méticulosité les répliques des uns, des unes et des autres, et s'en inspire pour la mise en ondes de ses futures pièces radio-phoniques. Atteint d'un perfectionnisme maladif : rien ne lui échappe ; parlant peu et seulement par saccades, il donne assurément l'impression d'être perpétuellement en transit entre plusieurs vies : la sienne et celles des autres qu'il écrit si bien.

Charles-Alain, trois points de suspension flottant dans l'infini...

J'eus également la surprenante et heureuse surprise d'y retrouver épisodiquement le truculent professeur Giuseppe Ot-

tavioli⁽¹⁾ : petit homme rondelet, amateur de bonne chair et de jolies femmes ; polyglotte, critique d'art, féru de sciences diverses, de mathématiques et – par surcroît – amateur d'aimables plaisanteries. Avec lui, tout est titanesque, grandissime ; Ottavioli, un personnage comme on n'en rencontre guère.

Pour ajouter de la couleur aux tableaux vivants de ces soirées, Pomone invite parfois la Baronne – dite de Brasilia – qui porte à ravir son titre de fantaisie, et bien que n'étant plus de la première jeunesse, change de petit ami à chaque équinoxe ; sacré tempérament, cette Baronne !...

À cette galerie pittoresque composée de fortes personnalités, se joint généralement madame Daulneray, qui après le décès de son mari s'orienta vers le chant, pour lequel elle a toujours eu des prédispositions. Active au sein du « *Chœur Saint Severin* » et du « *Chœur Philharmonique International* », elle ne se fait pas prier pour interpréter certains soirs quelques uns de ses airs favoris, pour notre plus grand plaisir. Bien que je ne sois pas un spécialiste en la matière, je dois reconnaître qu'elle possède un fort bel organe, qui ajoute à sa gentillesse naturelle un charme indéfinissable.

Fait également partie de ce petit groupe Paul Debruicourt, ancien séminariste qui, après avoir renoncé à la prêtrise, s'orienta vers l'enseignement privé, probablement par crainte de trop s'éloigner de Dieu... Menant une vie austère, il pratique adroitement le paradoxe d'un ton ironique qui ne se veut pas blessant, mais frise tout de même la dérision. Dans le genre, on ne fait guère mieux.

(1) Guiseppe Ottavioli personnage étant intervenu dans le roman : « *Secrets d'Invisibles* » paru aux Éditions GUNTEN

Parfois, nous honore de sa présence le Duc de Montfort, tout droit sorti d'une opérette. Il se fait appeler ainsi parce qu'il habite une vaste demeure à Montfort-L'amaury, et prétend être un descendant de la Maison des Seigneurs de Montfort, dont il ne reste, à ce jour, que les ruines du donjon du château.

Au début de nos rencontres le Duc me parut un peu carton-pâte, mais avec le temps on s'habitue à tout...

Autre personnage avec lequel j'entretiens une sympathie non dissimulée : Thierry Masselin. Diplômé de l'école Boule, après avoir suivi la filière ébénisterie, il s'orienta vers la restauration de meubles anciens et œuvre aujourd'hui dans un atelier au fond d'une cour, dans la rue saint Antoine, à deux pas de la Place des Vosges, pour le compte d'antiquaires et d'une clientèle choisie. Marié à la comédienne Jeanne Dalemberbert qui professe l'art dramatique au cours «*Saint Jean*» situé dans le 19^{ème} arrondissement de Paris, il ne manque pas de nous rejoindre chaque fois que sa compagne enseigne, le soir à ses élèves, l'art de la diction théâtrale. Fils d'un Compagnon du Devoir, collectionneur d'outils anciens il est intarissable sur les différentes légendes compagnonniques qui mettent en scène la construction du Temple de Salomon. Ainsi devais-je apprendre de ses lumières que les trois principaux attributs des Compagnons sont : la canne, l'équerre et le compas, et bien d'autres outils dont je ne compris la signification que plus tard...

D'autres membres, plus ou moins assidus, se joignent à nous au fil des nouvelles rencontres que fait Pomone, de telle sorte que les acteurs de ce «*Cercle des beaux parleurs*» est en perpétuel mouvement.

Il faut reconnaître que le petit côté bon chic, bon genre, un brin intello de ses invités ne lui déplait pas ; personne n'est dupe. Chacun joue son rôle avec bonhomie à l'exception de la Baronne de Brasilia avide de compliments, qui ne déteste pas qu'on flatte son éternelle jeunesse et son persistant désir de séduire.

Ainsi, nous nous réunissons pour nous soustraire du quotidien, pour plaisanter, nous divertir et... faire d'heureuses rencontres.

C'est donc au cours de l'une de ces soirées que je fis la connaissance de Cora.

Je m'en souviens comme si c'était hier. Il faisait très chaud. Au loin grondait un de ces orages annonciateurs de nouveaux cioux. Dès son arrivée je n'eus d'yeux que pour elle. Ce soir-là, elle portait un costume bleu azur qui soulignait son corsage blanc sur lequel se détachait une croix d'or. De plus – comble du raffinement – elle était parfumée avec cette eau de toilette créée par ce grand couturier parisien qui lui donna ce nom évocateur de ce qui est insaisissable et éternel : « *L'air du Temps* ».

Rayonnante, elle était rayonnante dans cette atmosphère lourde, un peu bruyante, ponctuée en sourdine par la symphonie du Nouveau monde d'Antonin Dvorak.

Ce soir-là : O ! Magie de l'extraordinaire tout était dans son regard, dans sa finesse, dans la manière dont elle se tamponnait délicatement le front avec une pochette brodée. Sous un dehors spécifiquement féminin, il se dégageait d'elle une volonté tenace. Rien qu'à la regarder j'eus l'impression de vivre au plus profond de son être des projets qu'elle saurait aména-

ger en raison des aléas du destin, que son énergie mentale et morale saurait contrer. J'ignorais alors que ce sentiment était prémonitoire.

Tout cela était complexe, car je sentis qu'elle lisait sur mon visage les marques de l'émotion, ce qui me dérangerait.

Légèrement hésitante, elle ne me parut pas douter de ses possibilités de réalisations de toutes sortes, en raison de la connaissance qu'elle semblait avoir des obstacles, qui ne manqueraient pas de se dresser sur son chemin. Tout cela était étrange, très étrange. J'étais en proie à des sentiments nouveaux, qui sur l'instant me déstabilisèrent, sans que je puisse leur résister. L'orage, l'éclair, le tonnerre, la foudre, elle était tout cela et bien plus encore, ce qui provoqua en moi l'effet d'un cyclone ; c'est cela qui chez elle me plut.

En mon for intérieur, je m'interrogeais sur les raisons de cette étonnante rencontre. Pourquoi, Pomone avait-elle intuitivement eu l'heureuse idée d'inviter Cora, ce soir-là, où – justement – elle et moi étions disponibles ? Était-ce parce qu'elle tenait à me faire connaître son talent de dessinatrice et d'aquarelliste, auquel elle laissait libre cours à ses moments perdus ? Ou bien était-ce par ce qu'elle souhaitait intimement que Cora se laisse emporter par le hasard de la rencontre ? De son côté, Cora se posait-elle les mêmes questions ? Je ne le sus que bien plus tard.

Il y a comme cela des interrogations auxquelles on ne peut – sur l'instant – apporter de réponse. Celles-là venaient s'ajouter à toutes celles que je me pose sans cesse, et qui résonnent en moi comme le grondement sourd d'un galop de chevaux sauvages, dont j'ignore pourquoi ils courent ainsi ; et bien qu'ayant peu de chances de trouver une réponse à chacune d'entre elles, je ne peux – sans prétendre être le seul – m'empêcher de me les poser :

Quel est ce Grand Horloger qui règle avec tant de précision le temps qui s'affiche sur les cadrans solaires? Quel est ce Grand Musicien qui compose inlassablement, à la nuit tombante, de nouvelles symphonies auxquelles participe le chant des oiseaux au point du jour? Ou bien encore, cette interrogation plus que toutes autres: d'où provient cette eau vive qui jaillit de la source de l'amour?

On ne m'a pas attendu pour répondre à ces interrogations qui, pour les uns relèvent: de Dieu, de l'Être Suprême; pour les autres: de l'Éternel, du Tout Puissant, ou simplement de celui qu'on ne peut pas nommer; pour d'autres encore: du Grand Architecte de l'Univers...

Soit! Mais cela ne répondait pas à mes interrogations du moment. Si j'avais posé ces questions à Charles-Alain, il n'aurait pas manqué d'esquiver la difficulté de me répondre par une pirouette du genre: «... *Si j'étais assuré que la vérité est une et indivisible, je vous dirais: poussez le voile de la philosophie; mais je ne suis pas convaincu par la vérité d'hier, pas plus que par celle d'aujourd'hui qui sera toute autre demain. Alors faites comme moi, laissez vivre en vous les mystères, et suivez votre poésie sans vous préoccuper du reste...* »

Si j'avais posé les mêmes questions au professeur Ottavioli il m'aurait assurément dit en toussotant: «... *Mais voyons, mon cher François, c'est mathématique! Ne cherchez pas ailleurs ce qui est ici. Tout est dans le nombre d'or; tout est dans le nombre d'or!...* ».

Monsieur Debruicourt, lui, pour prendre comme à son habitude de la distance avec la théologie, n'aurait certainement pas manqué de m'apporter la réplique suivante: «*Dieu est assez diabolique pour laisser à chacun le soin de se tromper, aussi bien dans ses certitudes que dans ses doutes... Si vous*

persévérez à vous interroger de la sorte vous ne tarderez pas à devenir l'orphelin de vos rêves. »

Quant à Pomone, avec son éloquence coutumière, elle se serait esclaffée : « ... *Cher Maître, vous aurez bien le temps de vous préoccuper de tout cela plus tard. Les réponses sont au plus profond de vous. Grattez, grattez un peu et priez, vous y verrez plus clair... Quant au reste, laisser à Dieu le plaisir d'y pourvoir !* ».

Il est vrai que j'avais largement le temps pour revenir sur de si lancinantes questions. Quant à prier, cela dépendait d'une connaissance que je ne possédais pas encore...